

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



En d'autres lieux (de poésie)

Richard Giguère

Number 17, Spring 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40613ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Giguère, R. (1980). En d'autres lieux (de poésie). *Lettres québécoises*, (17), 30–34.

Jacques Michaud
**VINGT FOIS
CINQ**

éditions  Asticou

Paul Savoie
**LA
MAISON
sans
MURS**

éditions  Asticou

André Duhaime 
**PEAU
DE
FLEUR**

éditions  Asticou

La Poésie II

En d'autres lieux (de poésie)

Personne ne contestera que les années '60 ont marqué le réveil du Québec non seulement au point de vue social et politique, mais aussi culturel, littéraire et artistique. Dans tous les domaines et particulièrement en littérature, les principales activités étaient alors concentrées à Montréal. En poésie par exemple, la célèbre nuit d'avril 1970 et les spectacles de « Poèmes et chants de la résistance » marquent le point culminant de cette tendance à la centralisation. La décennie qui vient de se terminer a connu au contraire un mouvement de décentralisation. Toujours dans le domaine de la littérature (mais on pourrait extrapoler pour les autres arts), cela ne veut pas dire que Montréal cesse d'être le centre le plus important, mais bien qu'il y a d'autres lieux de production qui émergent. Cela signifie que les répercussions lointaines de la Révolution tranquille dépassent les limites de Montréal et les frontières du Québec pour atteindre Sherbrooke, Trois-Rivières, Québec, Hull, l'Acadie, l'Ontario et le Manitoba français.

En poésie la décennie 1970-1979 voit l'influence de l'Hexagone et de la (*Nouvelle*) *Barre du Jour* augmenter considérablement, voit aussi la fondation des *Herbes rouges* et de VLB à Montréal. Mais surtout, à mon point de vue, on assiste durant cette décennie à la naissance des Éditions du Noroît à Saint-Lambert, de la revue *Estuaire* et des Éditions parallèles à Québec (Garneau et les Éditions de l'Arc existent déjà), des Écrits des Forges à Trois-Rivières, de la revue *Ellipse* et des Éditions Naaman et Sherbrooke à Sherbrooke, des Éditions Asticou à Hull et *Prise de parole* à Sudbury. On pourrait sans peine trouver d'autres exemples de décentralisation¹, mais j'aimerais m'en

tenir dans cette chronique aux quatre dernières maisons d'édition mentionnées et à leur production de 1979.

Asticou

Les Éditions Asticou ont lancé au dernier trimestre de 1979 les quatrième, cinquième et sixième recueils de leur collection « Poètes de l'Outaouais ». Il est difficile de déceler des caractéristiques communes aux auteurs publiés ou de définir la ligne d'orientation d'une si jeune maison d'édition. Asticou me donne plutôt l'impression d'être à la recherche de sa voie (voix). Elle publie de jeunes écrivains encore peu sûrs d'eux-mêmes et qui auraient grandement profité des conseils d'un comité de lecture plus clairvoyant. *Peau de fleur* (75 p.) d'André Duhaime rassemble une quarantaine de textes d'une poésie légère, anecdotique, sans prétention. Les poèmes racontent (les enfants, la mer et l'été, l'amour et les femmes, les phantasmes, la mort et le temps qui passe), émettent des opinions et portent des jugements discutables ; sauf pour quelques images réussies et des passages humoristiques bienvenus, les anecdotes tombent à plat, la poésie est noyée sous le prosaïsme, les clichés et le maniérisme.

La maison sans murs (78 p., illustrations de Suzanne Gauthier) de Paul Savoie, poète originaire du Manitoba qui en est à son troisième recueil, débute par une déclaration d'intention ambitieuse : créer « un univers temps-espace-lumière » où la parole, la rencontre, la communication sont « démantibulées

Prise de parole

puis reconstruites », un « monde plastique où l'oeil dicte tout, capte tout, perçoit des résonnances cachées », faire preuve de lucidité pour atteindre « la vie véritable » (Rimbaud), exploiter un « style presque technique, très concis », « intégrer des images de provenances diverses ». Ce programme est fort louable et effectivement Savoie met l'accent sur la technique : style travaillé, recherche de concision et de densité du langage, concentration des images, neutralité du ton. Cette poésie sait décrire les choses, « la fragmentation et la multiplicité de la vie », mais c'est tout ce qu'elle sait faire. Elle ne provoque pas le lecteur, ne l'étonne pas, ne l'émeut pas, ne l'amène à aucune surprise, aucun doute, aucune remise en question. En fin de compte il s'agit d'un recueil, d'un poète qui n'a pas décidé quelles choses dire, quel discours tenir, qui ne décrit souvent que pour décrire. Savoie pratique une poésie qui ne se passionne pour rien, ne rejetant rien peut-être mais ne choisissant rien non plus.

À mon avis le meilleur des trois livres d'Asticou est celui qui paradoxalement se situe à la frontière de la poésie et de la prose, les vingt-cinq courts récits de Jacques Michaud intitulés *Vingt fois cinq* (77 p., illustrations de Kathryn Michaud). La qualité des textes est très inégale, les moins réussis sont trop chargés : les nombreux éléments hétéroclites font qu'ils n'atteignent pas l'effet désiré. Mais les meilleurs, ceux qui sont cohérents et bien contrôlés par l'auteur, se lisent avec plaisir. « Le train hydroélectrique », « Le compas de l'histoire », « Aéroport d'Athènes Airport », « L'île aux pierres » sont des récits allégoriques, énigmatiques qui la plupart du temps ont comme toile de fond l'Histoire. Contrastant les périodes et les tons, sautant de la petite à la grande histoire, de l'antiquité à l'époque contemporaine, puis les mariant de nouveau pour obtenir des effets de sens déroutants, le narrateur pique le lecteur et le garde sur le qui-vive. L'écriture de Jacques Michaud, s'il continue dans la même voie, ne peut que s'améliorer.

Au contraire d'Asticou, *Prise de parole* a une politique d'édition bien précise et semble savoir où elle va. Son programme, repris à la fin de chacun de ses livres, est clair : « encourager la prise de parole littéraire des Franco-Ontariens ». La maison se met donc « au service de tous les écrivains franco-ontariens » pour « promouvoir l'activité littéraire » et publier des « oeuvres valables ». Établissant ses critères de sélection dès le départ, *Prise de parole* ne fait paraître qu'un quart des manuscrits reçus et, chose assez exceptionnelle chez les éditeurs, promet une « critique explicative » à l'écrivain qui voit son manuscrit refusé. Animée par Robert Dickson, Gaston Tremblay et Anita Brunet, la maison a fait paraître trente titres en cinq ans, surtout de la poésie, mais aussi du théâtre, une revue (*Le Nouvel-Ontario*) et des essais. Associée à l'Institut franco-ontarien de l'Université laurentienne (Sudbury), *Prise de parole* est une des plaques tournantes du renouveau français en Ontario : groupe de musiciens CANO, Société des écrivains franco-ontariens, projet de magazine à grand tirage, etc.².

Des trois recueils de poésie individuels lancés en 1979 (deux recueils collectifs sont aussi parus), il faut d'abord parler de *L'espace qui reste* de Patrice Desbiens (92 p., conception

graphique de Réal Fortin et Karen Hankanen). Voilà à mon avis l'exemple parfait du recueil qui sort de l'ordinaire. Desbiens n'en est qu'à son deuxième livre et possède déjà toutes les qualités d'un bon poète : sens de l'image et des associations d'images, sens du rythme et du découpage du vers, style soutenu, chute ou « punch » final qui ne rate à peu près jamais. La lecture des soixante poèmes de *L'espace qui reste* m'a rarement laissé indifférent, j'ai au contraire été constamment surpris et même ravi par les images qui se suivent à un rythme époustouflant, laissant peu de place au stéréotype, au cliché, à l'ennui. Bien sûr il y a le ton intime, confidentiel du poète malheureux (en amour, dans sa vie, dans ses poèmes), il y a l'humour jaune, l'ironie voilée du laissé pour compte, seul dans sa chambre ou dans une taverne, qui attirent la sympathie du lecteur. Mais surtout il faut revenir aux poèmes : même ceux qui contiennent des images obscures ou trop recherchées, exagérées, même les textes qui semblent sur le point d'éclater réussissent à donner l'impression d'un beau désordre, contiennent au moins une image qui sauve le reste du poème. Il faut lire et relire « c'était 1974 et \$1.68 », « l'indienne », « la chérie canadienne », « récital/harbourfront/1976 », « hare krishna coca cola » pour se convaincre qu'avec un peu plus de contrôle sur le contenu et la forme de ses textes, Patrice Desbiens deviendra un excellent poète.

Alexandre Amprimoz, professeur d'université peu connu comme poète, fait paraître un petit livre intitulé *10/11* (s.p., conception graphique de Réal Fortin). Il s'agit de deux séries de vingt-six courts textes (5-6 lignes en moyenne) classés de « a » à « z ». Poésie subtile et travaillée, *10/11* évoque le « plaisir du texte » dont parle Barthes : plaisir de reconstruction et de découverte de la pluri-isotopie des poèmes et de leur combinatoire, de la polysémie, de l'éclatement du sens, des métaphores, jeux de mots, calembours et nombreux effets du texte. Bien sûr il s'agit d'un plaisir intellectuel — à rapprocher d'ailleurs des recherches et expérimentations des *Herbes rouges* — et ce ne sont pas tous les lecteurs qui

l'espace qui reste

patrice desbiens



Alexandre
Amprimoz

10/11



aimeront cette poésie. Mais je crois que le lecteur intéressé gagnera à lire *10/11* à tête reposée, de manière à le savourer à petite dose. Poésie difficile, exigeante ? — oui, sans doute, mais quel plaisir de décortiquer un poème pour en refaire les associations et les liens de cohérence, pour en découvrir la richesse, pour créer d'autres textes.

Le directeur de *Prise de parole*, Gaston Tremblay, publie quant à lui son deuxième recueil avec *Souvenances* (s.p., conception graphique de Réal Fortin et Karen Hankaren). Poésie d'amour et de souvenir de l'être aimé, poésie de solitude, de dénuement et de

mort, *Souvenances* représente dans l'ensemble un bon recueil. Certains reprocheront sans doute à Tremblay son lyrisme traditionnel, d'autres trouveront sa thématique et son symbolisme trop influencés par Saint-Denys Garneau et Anne Hébert. Ces réserves ne sont pas sans fondement, mais il faut aussi considérer les qualités de cette poésie : écriture soignée, composition réfléchie et exécutée avec beaucoup d'aplomb. Gaston Tremblay possède un ton, une manière, un lyrisme qui commencent à lui appartenir en propre. Il lui reste à en prendre conscience et à se fier de plus en plus à ses moyens.

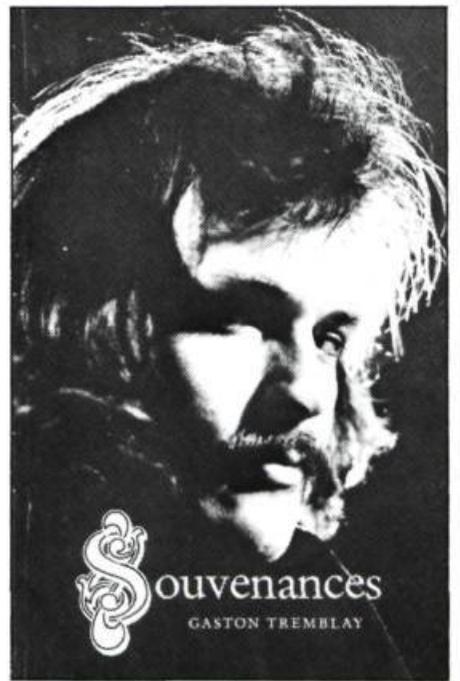
Éditions Sherbrooke

Les Éditions Sherbrooke, tout comme *Prise de parole* pour le nord de l'Ontario, ambitionnent de jouer un rôle important dans le développement de la littérature en Estrie. Disons d'abord que Pierre Francoeur, président des Éditions Sherbrooke et journaliste à *La Tribune*, ne fait pas qu'animer une maison d'édition. Il dirige aussi une nouvelle revue littéraire, *Les Cahiers du Hibou* (3 nos parus) et il a été en 1977 le fondateur d'une dynamique Association des auteurs de Cantons de l'est (rencontres littéraires, bulletin de liaison *Grimoire*, Salon du livre de Sherbrooke). Autour de l'Association gravite un groupe de jeunes écrivains que les Éditions Sherbrooke s'efforcent de publier et de diffuser. La collection « Chez la Muse » a lancé en 1979 des recueils de trois d'entre eux, Daniel Roy, Jean Civil et Robert Matteau.

Daniel Roy est un poète relativement connu à Sherbrooke. Avec *Les enfants décollent* paraît son quatrième recueil

depuis 1976. Poète du quotidien, de l'amour et de l'amitié, de l'humour et de la fantaisie partagée avec les enfants, Roy écrit des vers sans prétention, joue avec les mots et les images, rêve de bonheur et de paix (sauf pour quelques textes où percent des préoccupations sociales). Sur une vingtaine de poèmes, je compte quelques réussites, « Vent doux », « À l'improvise » (sic), « Les enfants décollent », « Fou brac ». Mais en général le recueil manque de continuité dans la composition et l'inspiration : les textes sont courts et peu construits, peu structurés, certaines images sont trop faciles, le rythme n'est pas assez soutenu.

Jean Civil se sent dans une position inconfortable *Entre deux pays* (Haïti et le Québec), d'où le titre de son livre. Civil profite de ce premier recueil (99 p.) pour rassembler des textes écrits depuis quatre, cinq et même sept ou huit ans dans certains cas. La veine nationaliste y tient la vedette, représentée par



Souvenances
GASTON TREMBLAY

Daniel ROY

LES ENFANTS DECOLLENT



Les Éditions Sherbrooke

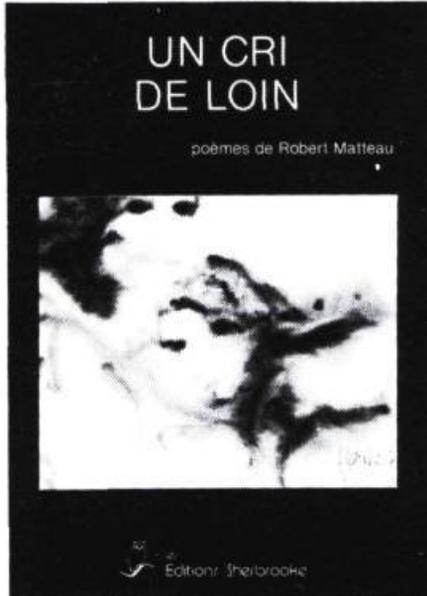
JEAN CIVIL

entre
deux
pays



Éditions Sherbrooke

une dizaine de poèmes de révolte de de colère qui doivent beaucoup à Fanon, Césaire, Chamberland et tous les « damnés de la terre ». Suivent les thèmes traditionnels de la nature, de la femme aimée associée au pays, aussi une poésie symboliste, intimiste à la Saint-Denys Garneau, etc. Pour quelques poèmes bien structurés et convainquants comme « Entre deux pays », « Poète au Québec », « Étranger » et « Choucounne », il y a trop de textes longs et répétitifs, verbeux. Je n'ai pu m'empêcher de constater à la lecture d'*Entre deux pays* à quel point la thématique, la manière, la composition et le ton du livre ont vieilli et demanderaient à être renouvelés. Civil n'aurait retenu que trente des soixantes poèmes du recueil et déjà l'ensemble aurait été meilleur. Encore ici (nous l'avons noté dans le cas des Éditions Asticou un peu plus haut), un comité de lecture aurait dû avoir son mot à dire dans le choix final des textes.



À mon avis *Un cri de loin* (79 p.) de Robert Matteau est le recueil qui marque la production poétique des Éditions Sherbrooke en 1979. Trois parties équilibrées et bien délimitées, des poèmes rédigés de façon rigoureuse, maîtrise et densité du langage, images nuancées et

justes, sens de la métaphore et de l'ellipse, tout concourt à faire d'*Un cri de loin* un recueil qui prouve la maturité de Matteau comme écrivain. (Il faut ajouter que celui-ci n'est plus un jeune auteur et qu'il a six autres titres à son crédit, trois romans, deux livres de poèmes et un de contes). Grand érudit, Matteau se sent à l'aise dans presque tous les domaines : archéologie, géologie, botanique, architecture, philosophie, histoire, . . . La grande diversité des influences admises par le poète — et qui vont de Pindare et Ronsard à Verlaine, Nelligan, Grandbois, Super-vielle et Saint-John Perse — démontre que Matteau n'a pas seulement lu mais qu'il a retenu, et qu'il n'a pas à rougir de ses maîtres. Il suffit de lire et relire des textes comme « La poésie », « Je suis un », « Joie d'être ici », « Ma maison-chanson », « Octobre », « Tu m'offres », « Goût de sel » ou la magnifique suite de poèmes sur les arbres et les saisons du Québec pour s'en persuader.

Naaman

J'ai gardé les Éditions Naaman de Sherbrooke pour la fin car il s'agit d'un cas spécial. D'abord la maison dirigée par le professeur Naaman existe depuis 1973, ce qui lui donne une plus longue expérience que *Prise de parole*, Asticou ou les Éditions Sherbrooke. Ensuite, au contraire de ces dernières, Naaman n'a pas seulement ou prioritairement une vocation régionale, mais bien internationale. Enfin la quantité de titres et d'auteurs lancés en sept ans et les activités connexes de l'éditeur le place dans une catégorie à part : près de cent cinquante titres d'auteurs venant de quarante pays différents, seize collections, une diffusion internationale, une revue qui ambitionne de regrouper « des auteurs de langue française et des auteurs français nés ou vivant hors de France » (*Écriture française*), des expositions de livres et des colloques³. La seule collection « Création » compte depuis 1973 près de soixante titres, dont une production annuelle de quinze livres (romans et contes, pièces de théâtre, recueils de poèmes) en 1978 et 1979. De plus Antoine Naaman a été l'un des

inspirateurs de la littérature de l'Estrie, il a encouragé et publié plusieurs auteurs à leurs débuts. C'est pourquoi j'ai décidé d'examiner quelques-uns de ses titres de 1979 en terminant ma chronique.

Les Éditions Naaman se donnent donc une vocation internationale (la francophonie) et misent sur la quantité. Cela comporte des avantages mais aussi des inconvénients. J'ai lu deux des quatre recueils parus dans la collection « Création », *Mon coeur mis à nu* (94 p.) de Ruth Houle Daccache et *De sable et de neige* (74 p.) de Fouad Saad. Je suis forcé d'admettre après ma lecture que je n'ai rien de bon à dire ni de l'un ni de l'autre. *Mon coeur mis à nu* relève plus du journal que de la poésie : suite de confessions intimes sur l'amour, la course au bonheur, les désillusions d'une amante trop longtemps naïve, ce recueil est d'un prosaïsme navrant. Quant à *De sable et de neige*, il dépasse à peine le style de clichés, la prose sentimentale et monotone de *Mon coeur mis à nu*. Ou bien les critères d'évaluation du comité de lecture sont très bas, ou bien il n'y a pas eu de comité de lecture du tout ; il reste qu'il est à peine croyable qu'après sept années d'existence les Éditions Naaman publient de tels manuscrits.

Cela prouve à mon avis qu'une maison qui veut rejoindre la francophonie ou une production importante en quantité ne sont pas en soi des gages de qualité. Je préfère encore un petit éditeur comme le Noroît qui maintient des critères exigeants et ne publie que cinq ou six titres par année, mais des titres sûrs, ou alors un nouveau venu comme *Prise de parole* qui défend un concept de littérature régionale et se donne dès le départ une politique d'édition ouverte mais sélective.

Richard Giguère

1. Je viens tout juste de recevoir le programme du Colloque sur la littérature régionale qui se tient à l'Université d'Ottawa (sous la direction de René Dionne) le 8 février 1980. Les régions représentées sont l'Acadie, l'Est du Québec, la Mauricie, l'Estrie, l'Outaouais et le Nord de l'Ontario.
2. Pour plus de renseignements sur la maison d'édition et ses activités, voir l'article « Une « prise de parole » ontarienne » de Clément Trudel (*Le Devoir*, 13 décembre 1979, p. 20).
3. Le lecteur intéressé à la francophonie pourra consulter l'article d'Antoine Naaman, « Sherbrooke et la francophonie littéraire internationale — Du régionalisme à l'universel », dans *Forces*, nos 46-47, 1er et 2ième trimestres 1979, p. 76-83.